

LANGAGE ET POUVOIR DANS LA BOHÊME MÉDIÉVALE

Les enjeux de la naissance d'une littérature
de langue tchèque au XIV^e siècle

Si la lecture de l'œuvre de Jean-Philippe Genet durant mes études d'histoire fut pour moi une expérience très enrichissante, le rencontrer et travailler sous sa direction durant les quelques six années que j'ai dû consacrer à ma thèse fut une étape décisive et extrêmement marquante dans ma formation scientifique comme professionnelle¹. Exigeant, tout en étant respectueux de mon rythme et de ma démarche, Jean-Philippe Genet montrait à chaque fois cette force et cet enthousiasme intellectuels sans lesquels mon travail aurait été bien plus difficilement mené jusqu'à son terme.

Après un double cursus en histoire médiévale et en littérature tchèque, c'est mon désir d'engager ma recherche doctorale sur la *Chronique dite de Dalimil*, premier texte historiographique rédigé en tchèque à l'aube du XIV^e siècle, qui m'a conduite à m'adresser à Jean-Philippe Genet, conseillée en ce sens par Flaminia Picchiori qui préparait alors une thèse en cotutelle sous sa direction. Ayant commencé à apprendre le tchèque en raison de mon intérêt pour le hussitisme et les prodigieux changements religieux et sociaux qu'il synthétisait², j'ai ainsi déplacé mon regard vers cette histoire plus ancienne d'un siècle, après la découverte en 2005, dans un hôtel particulier parisien, d'un manuscrit jusqu'alors inconnu qui allait momentanément chambouler le petit monde des

1 Cette thèse de doctorat intitulée : « La *Chronique de Dalimil* et les débuts de l'historiographie nationale tchèque en langue vulgaire en Bohême » a été soutenue en juin 2011 à l'université Paris I – Panthéon Sorbonne.

2 Sur ces aspects, voir l'analyse accessible en français de F. Šmahel, *La Révolution hussite : une anomalie historique*, Paris, PUF, 1992 ; *Idem, Husitské Čechy : struktura, procesy, ideje* [Les pays tchèques à l'époque hussite : structure, processus, idées], Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 2001.

spécialistes de Dalimil en République tchèque. Il s'agissait en effet d'un fragment d'une traduction latine jusqu'alors inconnue de la chronique caractérisé par une décoration d'une incroyable richesse¹. À la suite de la lecture de la longue expertise conduite par François Avril révélant notre méconnaissance des sources tchèques², je vis une occasion de proposer une recherche novatrice et inédite. Bien que non spécialiste de la région centre-européenne, Jean-Philippe Genet a immédiatement perçu — sans doute bien mieux que moi à l'époque — le potentiel d'un tel texte, qui brassait tout à la fois les questions d'une identité nationale en formation, d'une culture vernaculaire en voie d'autonomisation et de l'apprentissage de la pratique politique.

Avec cet article, que j'ai choisi d'intituler « Langage et pouvoir dans la Bohême médiévale : les enjeux de la naissance d'une littérature de langue tchèque au XIV^e siècle » et qui résume assez bien une partie des recherches que j'ai accomplies depuis le début de ma thèse, mon intention est à présent de restituer autant que possible ce précieux échange que constitua, pour moi, l'encadrement de Jean-Philippe Genet. Après une première partie qui servira d'introduction théorique au problème, l'analyse portera ensuite sur le rôle de la langue et de la littérature de langue vulgaire dans la construction de la nation.

DÉTOUR THÉORIQUE

Langage et pouvoir et leurs implications respectives

FERDINAND DE SAUSSURE ET LA CRITIQUE BOURDIEUSIENNE

Si une telle thématique s'inscrit ostensiblement dans le champ des préoccupations de Jean-Philippe Genet et des travaux qu'il a impulsés¹, l'association des termes de « langage » et de « pouvoir » renvoient très explicitement à l'œuvre de Pierre Bourdieu² et à ses efforts pour décrypter les mécanismes invisibles, et donc d'autant plus efficaces, du « pouvoir symbolique ». Dans la mesure où la tutelle de Jean-Philippe Genet m'a justement largement incitée à sortir du carcan disciplinaire des études historiques et à faire un usage dosé et constructif des apports des autres sciences sociales, c'est bien sous ce patronage que j'entends placer ma réflexion actuelle.

S'appuyant sur la distinction entre la « langue » comme système de signes conçu comme auto-suffisant (le français, l'allemand, par exemple) et la « parole » comme actualisation de ce système par les locuteurs particuliers dans un contexte particulier³, la linguistique structurale, telle que la fonda Ferdinand de Saussure, se donne pour objet d'étude la « vérification ou recherche des lois et des procédés (universels) du langage⁴ ». Fondée sur le postulat que la langue est intrinsèquement liée

1 Immédiatement acquis par le gouvernement tchèque, le manuscrit est aujourd'hui conservé à la bibliothèque nationale de la République tchèque. Sur cette découverte, voir l'article paru dans la presse : A. Vidmanová, « Pařížský Dalimil plný překvapení » [Un Dalimil parisien plein de surprises], *Lidové noviny*, journal du 3 septembre 2005, p. 3, ainsi que l'étude plus approfondie concernant l'édition de fragment : Z. Uhlíř, « Nově objevený zloemek latinského překladu *Kroniky také věčeného Dalimila* » [Le fragment latin nouvellement inventé de la traduction latine de la Chronique de Dalimil], *Knihovna*, n° 16, 2005, p. 137-164.

2 L'on pensa dans un premier temps qu'il devait s'agir d'une source d'origine hongroise. Voir l'interview de François Avril, en ligne : <http://www.radio.cz/lt/rubrique/faits/francois-avril-recoir-un-prix-pour-avoir-identifie-un-fragment-de-la-chronique-de-dalimil>.

1 Citons le récent ouvrage : J.-P. Genet éd., *Langue et histoire*, Actes du colloque de l'École doctorale d'histoire de Paris 1, INHA, 20 et 21 octobre 2006, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011. Ande Mairey et son travail sur la poésie anglaise est en outre représentative de ce nouveau courant d'étude consacré à la langue et à ses implications politiques et identitaires : A. Mairey, *Une Anglétorre entre rêve et réalité. Littérature et société en Angleterre au XIV^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007 ; A. Mairey, « Les langages politiques P Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions du Seuil, 2001 (1982, 1991). Ce titre regroupe dans un même ouvrage les écrits les plus importants de Pierre Bourdieu sur le langage (en particulier *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982) ainsi que sur le pouvoir symbolique dans le champ politique.

2 Dans le même esprit, Chomsky distingue la « compétence » comme connaissance de la langue et la « performance » comme usage effectif de cette connaissance : N. Chomsky, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge Massachusetts, MIT Press, 1965, p. 3 et suivantes.

3 F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, t. 1, item 3281, p. 515.

à la représentation que l'on se fait du monde – et en est donc aussi un témoignage –, la linguistique structurale refoule cependant dans sa mise en pratique ce constat initial, en prenant pour objet cette construction idéale qu'est le langage, compris comme généralisation de l'ensemble d'observables empiriques que sont les langues (à travers leurs textes oraux ou écrits), et en s'élevant ainsi au statut de « théorie pure ».

Séparant en effet la « linguistique externe » de la « linguistique interne¹ », c'est pourtant à cette dernière que la linguistique structurale réserve le titre de linguistique, excluant de son champ toutes les recherches qui mettent la langue en rapport avec l'ethnologie, l'histoire politique de ceux qui la parlent, ou encore la géographie du domaine où elle est parlée, parce qu'elles n'apporteraient rien à la connaissance de la langue prise en elle-même². Malgré une concession de départ d'ordre, pourrait-on dire, rhétorique, qui reconnaît l'importance du « réel » dans la formation des langues, la linguistique structurale se fonde en réalité sur une autonomisation de la langue par rapport aux conditions sociales, exerçant un effet idéologique des plus spécieux sur l'ensemble des sciences sociales³ :

Le transfert du modèle phonologique hors du champ de la linguistique a pour effet de généraliser à l'ensemble des produits symboliques, taxinomies de parenté, systèmes rythmiques ou œuvres d'art, l'opération inaugurale qui a fait de la linguistique la plus naturelle des sciences sociales en séparant l'instrument linguistique de ses conditions sociales de production et d'utilisation⁴.

LANGAGE ET POUVOIR SYMBOLIQUE CHEZ BOURDIEU

D'après Bourdieu, la sociologie ne pouvait échapper à ces formes de domination exercée par la linguistique et ses concepts qu'à condition de mettre à jour les opérations de construction d'objet par lesquelles cette science s'est fondée⁵, et c'est bien ce que le sociologue s'est employé à

- 1 Alors que la linguistique externe est une étude de la langue par mise en corrélation avec d'autres données d'ordre historique, sociologique, politique, etc., la linguistique interne porte exclusivement sur la structure de la langue, sur ses rouages, son fonctionnement, les exceptions à ses règles, etc.
- 2 P. Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 55.
- 3 Cela est d'autant plus vrai quand on prend la mesure de la domination exercée par la linguistique et ses concepts sur les sciences sociales.
- 4 P. Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 55.
- 5 *Ibid.*, p. 59.

faire à travers la mise en œuvre d'une « théorie de la pratique » centrée sur la notion d'*habitus*¹. Dans le cadre de la linguistique, de cette appréhension théorique de la langue et du langage, Bourdieu insiste sur le fait que « les rapports de communication par excellence que sont les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoir symbolique où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs et leurs groupes respectifs² ». Car c'est bien là tout l'enjeu de la pensée de Bourdieu : décrypter les mécanismes mis en œuvre pour légitimer, et donc pérenniser, un pouvoir, une domination particuliers. Au cœur de la théorie de Bourdieu se trouvent les notions d'« apparence de naturel » d'une force spécifique et de reconnaissance partagée de cette force comme dominante par les individus. L'efficacité du pouvoir symbolique présuppose ces formes de connaissance et de croyance à travers lesquelles ceux-là mêmes qui profitent le moins de l'exercice du pouvoir sont amenés à participer, jusqu'à un certain point, à leur assujettissement. Ils reconnaissent la légitimité du pouvoir ou des relations hiérarchiques de pouvoirs dans les rets desquelles ils sont pris et ne peuvent dès lors comprendre que la hiérarchie est avant tout une construction sociale arbitraire qui sert les intérêts de certains groupes plutôt que d'autres.

Langage et pouvoir sont donc intrinsèquement liés chez Bourdieu. S'attachant à montrer que le langage lui-même est un phénomène sociohistorique, il insiste sur son caractère mouvant et non homogène ainsi que sur les relations complexes, et les conflits qui ont concouru à ériger telle ou telle langue, tel ou tel ensemble de pratiques linguistiques particulières, comme légitime ou dominante, éliminant ou soumettant d'autres langues ou dialectes. Aussi Bourdieu rejette-t-il la distinction

- 1 Le concept d'*habitus* est au cœur de la réflexion bourdieusienne. L'*habitus* est en effet le produit d'un ensemble de dispositions qui portent les agents à agir et à réagir d'une certaine manière dans le cadre d'un processus graduel d'inculcation au sein duquel les expériences de la prime enfance occupent une place déterminante. Pierre Bourdieu dénonce alors une multitude de dispositions qui façonnent irrésistiblement les corps et deviennent comme une seconde nature, bien que ne relevant absolument pas de l'inné. Les dispositions ainsi produites sont structurées en ce sens qu'elles reflètent les conditions sociales au sein desquelles elles ont été acquises. Les dispositions structurées sont durables car enracinées dans les corps, opérant d'une manière presque inconsciente et par là même difficilement accessibles à une réflexion et à une transformation consciente. Enfin elles sont génératives et transposables en ce sens qu'elles peuvent engendrer une multiplicité de pratiques et de perceptions d'autres champs que ceux où elles ont été d'abord acquises. L'*habitus* tend ainsi à engendrer également des pratiques et des perceptions.
- 2 P. Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 59-60.

entre langue et langage instraurée par la linguistique structurale. Selon lui, il est vain, illusoire même, comme il se plaît à le dénoncer, de penser l'existence d'un langage ou d'une communauté linguistique homogène.

De même que l'échange linguistique ne peut se résumer à une simple opération intellectuelle d'encodage et de décodage de messages grammaticalement bien formés¹, il est erroné de considérer la parole comme la simple réalisation ou « exécution » d'un système linguistique préexistant. Reprenant les thèses de John Austin, qui mettent l'accent sur le fait que les énoncés ne sont pas des manières de rapporter un état de chose, mais plutôt d'agir et de participer à un rituel², Bourdieu précise que l'efficacité des énoncés performatifs est inséparable d'une institution définissant les conditions qui doivent être remplies pour que l'énoncé puisse s'avérer efficace, l'institution désignant ici non pas une organisation spécifique mais un ensemble de relations sociales pourvoyeur de pouvoir et de ressources. Mais alors qu'Austin renvoie de manière vague à des « procédures conventionnelles » qui doivent être observées pour qu'un énoncé performatif soit « heureux » sans jamais en examiner les conditions de manière détaillée, Bourdieu, et c'est bien là qu'intervient l'originalité — et l'apport incontestable — de sa démarche, insiste sur le fait que l'autorité dont les énoncés sont investis est une autorité conférée au langage par des facteurs extérieurs. La notion d'une situation idéale de discours, qui est au cœur de la démarche de la linguistique structurale, repose en effet sur une omission fictive des conditions sociales de l'usage linguistique.

Un tel phénomène n'est pas chose nouvelle et la société médiévale regorge particulièrement d'exemples de manipulation visant à produire cette illusion d'un pouvoir naturel, dont le principe premier échapperait à toute intervention extérieure, humaine, pour entretenir la part de mystère qui le rattacherait au sacré, au divin, même. Mais c'est justement pour cette raison que, malgré le décalage temporel qui sépare notre matière des préoccupations du sociologue, la réflexion bourdieusienne nous paraît si à propos, fournissant des clés et des angles d'approche particulièrement efficaces pour mieux appréhender ces diverses entreprises.

À travers cette démarche, qui ne distingue pas la langue des utilisations pratiques qui en sont faites, nous renvoyons à une compréhension élargie du langage qui prend en compte à la fois la langue et l'acte de parole. Mais dans la lignée de Bourdieu, nous nous référons à une acceptation de la langue comprenant de manière concomitante le système de signes permettant la communication entre les hommes et les stratégies de domination qu'elle sert, et qui la façonnent en retour ; tandis que la parole renvoie à la mise en discours, cette activité complexe et créative qui interagit en permanence avec la langue elle-même, et à laquelle l'historien est confronté dans son travail sur les sources.

LANGUE LÉGITIME ET CONSTRUCTION DE LA NATION

La langue est donc bien davantage liée au pouvoir et aux luttes de domination que ne le laisse entrevoir la représentation traditionnelle que l'on en a comme un « trésor universel », possédé en propriété indivise par tout le groupe¹. L'imposition d'un groupe linguistique, comme dominant et légitime, est en effet bien plutôt le résultat d'un tour de force qui échappe à la logique interne de la langue. L'imposition de la langue vernaculaire face au latin (dans le contexte médiéval), puis de telle langue par rapport à telle autre, dévaluée, reléguée au statut de dialecte ou de langue dominée (dans le contexte de la colonisation) ou de langue de l'oppressé (dans le contexte de la réaction post-coloniale) est bien plutôt le résultat d'un « processus proprement politique d'unification au terme duquel un ensemble déterminé de 'sujets parlants' se trouve pratiquement amené à accepter la langue officielle ».

Comme le souligne la spécialiste de l'historiographie médiévale tchèque Marie Bláhová, la littérature nationale en langue vernaculaire est apparue sous forme de textes rimés dans presque tous les pays de l'Europe latine et a privilégié généralement la thématique historique².

1 P. Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 68.

2 *Ibid.*, p. 69.

3 M. Bláhová, « Společenské a kulturní předpoklady vzniku nejstarší české kroniky » [Les conditions sociales et culturelles de l'apparition de la première chronique de langue

1 L'échec des systèmes informatiques de traduction en constitue la preuve éloquente.

2 J. L. Austin, *How to do Things with Words : The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955*, dir. J. O. Urmson et Marina Sbisa, New York, Clarendon Press, Oxford University Press, 1962.

De surcroît, l'historiographie était le genre de prédilection des auteurs médiévaux soucieux de communiquer leurs idées politiques¹ : langue et politique était donc liées par une communauté de destin d'autant plus manifeste dans la société médiévale.

LA LANGUE, UNE DÉFINITION TCHÈQUE DE LA NATION

En raison notamment du rôle important joué par l'allemand, dans le sillage de la colonisation² et de l'hégémonie de la culture allemande dans l'ensemble de l'Europe centrale, l'affirmation de la langue vernaculaire tchèque était devenue un enjeu majeur dans les pays tchèques à partir de la fin du XIII^e siècle. Dans cette langue qui commence à peine à se fixer³, c'est le terme *język* [la langue] qui désigne la nation. Dans tous les États européens, la langue a été utilisée comme facteur de distinction nationale, à des degrés plus ou moins élevés et constituait au Moyen Âge l'un des critères les plus évidents pour déterminer les limites des différentes nations⁴. Celles-ci voyant leurs populations respectives assez peu différenciées physiquement dans le cadre européen,

la langue était en effet le moyen le plus sûr de déboucher l'intrus, pour autant qu'il n'ait pas eu plusieurs langues à son actif – c'était toutefois chose rare à cette époque en dehors d'une portion infime des classes les plus privilégiées. Vers l'an 900, Région de Prüm (840-915) écrivait ainsi que la nation se définissait par la descendance, les coutumes, la langue et les lois¹. Plus tôt encore, au VII^e siècle, Isidore de Séville avait exprimé une idée similaire en préférendant dans ses *Étymologies* que les différentes races provenaient des différentes langues nées lors de la dispersion des peuples, consécutive à la destruction de la tour de Babel². Encore aujourd'hui, la langue demeure un facteur fédérateur majeur.

Mais de manière plus extrême, la langue même, le lexique, se fit l'expression de ce lien spécifique en vieux-tchèque. Alors que les textes latins provenant de Bohême proposaient le terme de *natio* à côté de celui de *lingua*, le premier terme s'imposa progressivement pour désigner le groupe des locuteurs d'une même langue, tandis que le second ne désigna plus que le système de communication et l'organe permettant de parler, ceux rédigés en tchèque, la *Chronique dite de Dalimil* en tête, opérèrent au contraire un amalgame entre ces deux dimensions³. Or, cela ne peut pas avoir été le fruit du hasard, quand on connaît le rôle des modèles latins dans la production écrite en langue vernaculaire⁴. La création d'une littérature en langue vulgaire répondait à un impératif idéologique dans le contexte de la construction nationale ; proposer une

1. rchèque], *AUC Phil. et Hist.*, 2, *Z pamětných věk historických*, IX, Univerzita Karlova, 1991, p. 7.

2. B. Guenée, *Politique et histoire au Moyen Âge. Recueil d'articles sur l'histoire politique et historiographie médiévale*, 1956-1981, Paris, Publications de la Sorbonne, 1981 ; voir aussi pour le domaine allemand H.-W. Goertz, *Geschichtsbewahrung und Geschichtsbewusstsein im hohen Mittelalter* [Écriture de l'histoire et conscience historique pendant le haut Moyen Âge], Berlin, Akademie Verlag, 1999.

3. Le terme de colonisation (l'allemand lui préfère celui moins polémique d'« *Ostiedlung* ») désigne dans l'historiographie tchèque l'arrivée massive d'Allemands dans certaines zones inhabitées de la Bohême à partir des années 1170. Ces populations étrangères venaient mettre en culture des terres jusque-là laissées à l'abandon, encouragées en cela par la noblesse, les monastères ainsi que le souverain. Cf. C. Higouner, *Die deutsche Ostiedlung im Mittelalter*, Berlin, Siedler, 1986. C'est Přemysl Otrokar II (1253-1278) qui encouragea le plus massivement ce mouvement, voyant d'un bon œil l'urbanisation de zones jusque-là désertes et l'amélioration des rendements agricoles avec l'extension des surfaces cultivées. Cf. J. Zemaněka, *Podatky Čech knížecích (1198-1253), proměna státu a společností* [Les débuts du royaume de Bohême (1198-1253), un État et une société en mutation], Prague, Lidové noviny, 2002, p. 252-253. Sur les Allemands de Bohême, voir également l'intéressant article de L. Scales, « At the margin of community : Germans in pre-Hussite Bohemia »,

4. *Transactions of the Royal Historical Society*, 6^e série, n°9, 1999, p. 327-352.

1. La première œuvre écrite en tchèque, l'*Alexandreis*, date du tournant des XIII^e et XIV^e siècles. Le concept médiéval de nation diffère évidemment grandement de celui d'aujourd'hui. Dans l'ordre des valeurs, la nation était encore subordonnée à celle, suprême, de l'amour de Dieu et de son prochain et il faut attendre la période contemporaine pour la voir s'affranchir et devenir une entité autonome. Sur la nation médiévale, nous renvoyons à l'étude phare Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985. Plus

récentement, voir *Nation et nations au Moyen Âge*. Actes du 4^e congrès de la SHMESP (Prague, 2013), Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.

1. Région de Prüm écrit : *diverse nationes populorum inter se discrepant genere mortibus lingua legibus : Regionis Albatris Pruniensis Chronicon, cum continuatione Treverensis*, éd. F. Kurze, Hannover, Impensis bibliopolii Hahnani, « *Scriptores Rerum Germanicarum...* », 1890, p. 20.

2. Isidore de Séville, *Étymologies*, 91.1 : *Linguarum diversitas exorta est in adificatione turris post diluivum. Nam primumque superbia turris illius in diversis signorum sonis humanam divinitate societatem, una omnium nationum lingua fuit, quae Hebraea vocatur : quam Partiarchoe et Propheetae uti sunt non solum in sermonibus suis, verum etiam in litteris scribit. Initio autem quatuor gentes, hoc linguaes fuerunt, demum plures gentes quam linguaes : quia ex una lingua multae sunt gentes exortae.*

3. M. Bláhová, « Český národ ve staročeské Kronice tak řečeného Dalimila » [La nation tchèque dans la Chronique en vieux-tchèque dite de Dalimil], *Historia vevro letis temporum*, Cracovie, 2008, p. 646, 651.

4. E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. J. Bréjoux, Paris, PUF, 1956 ; F. Svejkovský, « Zákkladní problémy středověké poezky a jejích odraz ve slovanských literaturách » [Les principaux problèmes de la poésie médiévale et leur impact sur les littératures slaves], *Česká literatura*, n°6, 1958, p. 269-287, voir p. 269.

littérature nationale digne de ce nom supposait une bonne connaissance des modèles prévalant jusque-là et, dans une certaine mesure, une appropriation et une reproduction de ces modèles¹ ; en outre, au-delà des aspects clairement idéologiques, ces modèles étaient bien souvent les seuls dont on disposait pour se faire une idée de ce que devait être une œuvre littéraire. Il importerait donc de retranscrire en langue vernaculaire les différentes notions et nuances figurant dans les textes latins. Un abandon d'une notion ou d'une autre, *a fortiori* quand il s'agit d'une notion aussi sensible que celle de *natio*, ne pouvait donc s'expliquer que par une intention particulière ou bien une sorte de myopie d'autant plus révélatrice des bases sur lesquelles se construisait cette littérature et, à travers elle, la langue dont elle était porteuse.

Dans un ouvrage récent qui se donne pour objectif de sonder les origines du nationalisme, Caspar Hirschi insiste sur le rôle de la langue dans la construction identitaire allemande au Moyen Âge ; selon lui, la langue est même un « espace politique » à part entière². Depuis 1200, nous dit-il, c'est le terme de *zunge*, la langue, qui désigne le groupe des personnes qui la parle, c'est-à-dire la nation, en allemand. Il faut attendre la fin du XV^e siècle pour que s'enracine, puis s'impose, le terme de *nation*³. Cette polysémie durable, similaire à celle observée en Bohême, indique que les espaces linguistiques et politiques se superposaient — je préciserais : se souhaieraient comme tels. Elle permet aussi une simplification efficace : le locuteur ne parlant pas la même langue était reconnaissable comme étant, sinon l'ennemi à combattre, un intrus dont il fallait se méfier.

Dans le contexte tchèque, il est particulièrement édifant de dévolopper jusqu'au bout la logique en mettant le mot *jazyk* en relation avec le mot *němec* (Allemand). Ce mot trouverait d'après les linguistes tchèques sa racine dans l'adjectif *němý* qui signifie *muet* aujourd'hui et

viendrait de la racine **nem-*, onomatopée désignant des sons humains inarticulés⁴. De manière éloquente, les mots nous disent que celui qui appartient à la nation est celui qui parle la même langue que nous et que l'Allemand est sémantiquement l'intrus qui en est exclu, la figure de l'Allemand étant ainsi dénuée d'existence en soi et pour soi, objective au contraire comme l'incarnation de l'autre, de la différence, par excellence, par rapport au sujet que constitue, dans ce rapport précis, le membre de la *jazyk* tchèque, le Tchèque². Dès ses racines étymologiques, la nation tchèque se définit par la langue commune de manière positive, et par opposition à ce qui est allemand — plutôt que par rapport à une altérité englobant l'ensemble des autres nations — de manière négative. Les autres langues slaves désignent aussi l'Allemand comme étant celui que l'on ne comprend pas, reprenant sensiblement le même mot qu'en tchèque (*Niemiec* en polonais, *Немец* en russe, etc.). Les langues slaves étant toutes très proches les unes des autres, l'allemand était la seule langue capable d'incarner une altérité véritable par rapport à elles, ce qui explique cette racine qui leur est commune : alors qu'un Polonais n'avait aucun mal à comprendre un sujet de Bohême, il n'entendait rien d'autre que des sons incompréhensibles de la bouche de l'Allemand³. Dans le contexte tchèque, l'Allemand était également l'ennemi le plus dangereux au moment de la crise ouverte en 1306, suite à l'extinction de la dynastie régnante⁴.

ESPACE PUBLIC ET NATION, FORGER UNE NOUVELLE LANGUE DOMINANTE

Or, ce rôle tout particulier confié à la langue était en réalité une construction, articulée dans un projet politique d'une toute autre ampleur : constituer l'unité nationale qui s'imposait comme une nécessité aux différents États de l'Europe chrétienne tardo-médiévale. Si les

1 Il est ainsi révélateur que le premier texte de la littérature tchèque, l'*Alexandreis*, soit une adaptation du *Roman d'Alexandre* de Gautier de Châtillon. Voir mes contributions,

E. Adde-Vomáčka, « Alexandre et la littérature de langue tchèque dans la Bohême médiévale », dans *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e siècle-XV^e siècle)*, dir. C. Gaullier-Bougassas, Turnhout, Brepols, 2014, t. 1, p. 587-594, en particulier p. 590-591.

2 C. Hirschi, *The origins of nationalism. An Alternative History from Ancient Rome to Early Modern Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 106.

3 *Ibid.*, p. 107.

1 J. Rejzek, *Český etymologický slovník* [Dictionnaire étymologique de tchèque], Prague, Leda, 2001, p. 408.

2 Cf. P. Čornej, « Cizí, cizozemec a Němec » [Les mots étranger (adj.), étranger (n.c.) et Allemand], *Nový Měsť Moravians, aneb Slovotě přispěšník, jež věnovati prof. Dr. Jošfu Vilhozi E. Adde*, « Les étrangers dans la Chronique de Dalimil, une place de choix faite aussi Allemands », *Cahiers de CERES*, n° 31, Prague, 2011, p. 11-52.

3 Cf. F. Graus, « Die Bildung eines Nationalbewußtseins im Mittelalterlichen Böhmen (Die vorthusische Zeit) », *Historia*, XIII^e année, CSAV, 1966, p. 20-21.

4 Nous reviendrons plus loin sur cette situation.

commentateurs médiévaux firent de la langue commune le critère identitaire majeur et veillèrent donc à asseoir la langue vernaculaire dont ils étaient porteurs comme la langue dominante, la langue « victorieuse » pour reprendre la terminologie bourdieusienne, ils se heurtaient en réalité à une situation beaucoup plus complexe avec des entités politiques, des États, pour lesquels l'homogénéité linguistique faisait largement défaut. Quand Conrad de Meigenberg (1309-1374) parle de sa langue maternelle, nous rappelle Len Scales, il ne fait pas allusion à l'allemand, mais au franconien, situation qui peut être transposée aux locuteurs de tous les pays de l'Europe médiévale¹.

L'unification de la nation et la constitution d'un espace public à la fin du Moyen Âge sont par conséquent des paramètres centraux à prendre en compte pour mieux comprendre le lien qui unit langage et pouvoir. À la suite de Susan Reynolds pour qui la conception médiévale de la nation était politique², et qui regretterait que cet aspect n'ait plus vraiment été sondé après elle, Len Scales propose de revenir sur la notion de nation au Moyen Âge dans plusieurs de ses travaux³. Désireux de sortir de l'impasse que représente l'opposition entre modernistes et pré-modernistes sur la question de la nation, les premiers niant l'existence d'une nation médiévale du fait, prétendent-ils, du manque de maturité des institutions de l'époque, les seconds se contentant de montrer, pour la justifier, que les modèles des modernistes sont simplement non masqués, plus évidents que les leurs, Len Scales et Olivier Zimmer se demandent quand la nation devint un facteur politique fondamental, *a fundamental political factor*⁴.

Dans le même esprit, Caspar Hirschi insiste sur le fait que le nationalisme et les nations n'ont pu exister que parce que leur développement

s'est produit en un lieu et à une époque spécifiques, à savoir l'Europe catholique médiévale. En effet, note-t-il, même si le nationalisme a pu développer ses caractéristiques particulières en dehors de l'Europe, il est pourtant inconcevable sans « l'orbite de la culture européenne ».

Proposant une lecture de l'histoire sur la longue durée, il qualifie la culture politique médiévale comme un deuxième impérialisme romain marqué par une structure territoriale plus fragmentée. Or, c'est justement cette contradiction, les tensions qui en résultent, qui auraient été à l'origine, selon, Hirschi, de l'émergence des nations et, donc, du nationalisme, lui-même pouvant être défini comme *a political discourse constructed by chronically failing would-be empires stuck in a battle to keep each other at bay*¹. Chaque entité politique se serait sentie aussi justifiée que les autres pour exercer la domination universelle héritée de l'empire romain – mais jamais réactualisée telle quelle –, ce qui aurait amené ces différentes « communautés abstraites » à se livrer une lutte très compétitive et donc aussi à se définir comme des nations². La nation est avant tout une entité qui se définit par rapport à ce qui l'entoure, et sa confrontation avec d'autres nations constitue un aspect important dans le processus de sa formation. Hirschi distingue ainsi la nation de la culture tribale par le fait que la culture tribale suppose une partition opposant une culture donnée aux barbares ou païens, selon le nom qu'on leur donnait, tandis que la nation sous-tend l'existence d'une multitude d'autres nations qui ne sont pas assimilables et sont perçues comme des égales. C'est donc parce qu'elles avaient été amenées à échanger sur un mode égalitaire dans la quête de la domination universelle que les différentes entités de l'Europe médiévale se seraient constituées selon lui comme des nations³.

D'après Caspar Hirschi, s'il fallut attendre le XVIII^e siècle pour voir surgir la mise en pratique politique du concept de nation, ce concept n'en était pas moins déjà totalement développé au XV^e siècle⁴. Or, la langue y contribua fortement : formation de la nation et unification linguistique vont en effet de pair, l'une entrainant et accélérant l'autre. La motivation de la construction nationale était de susciter un sentiment de

- 1 Cf. L. Scales, « Late medieval Germany: an under-Statesd nation? », *Power and the Nation in European History*, éd. L. Scales et O. Zimmer, Cambridge, CUP, 2005, p. 166-191, p. 169.
- 2 S. Reynolds, *Kingdoms and Communities in Western Europe 900-1300*, New York, Clarendon Press, Oxford University Press, 1984, p. 320 ; *idem*, « Medieval origins gentium and the community in realm », *History*, n° 68, 1983, p. 375-390.
- 3 En plus de l'ouvrage cité plus haut, mentionnons son important travail consacré à la formation de l'identité allemande : L. Scales, *The Shaping of German Identity, Authority and Crisis, 1245-1414*, Cambridge, CUP, 2012.
- 4 L. Scales et O. Zimmer éd., *Power and the Nation*, *op. cit.*, « Introduction », p. 1-3. Citons aussi l'ouvrage de Joep Leerssen rédigé dans le même esprit : J. Leerssen, *National Thought in Europe. A Cultural History*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2006.

- 1 C. Hirschi, *The origins of nationalism*, *op. cit.*, p. 2.
- 2 *Ibid.*
- 3 *Ibid.*, p. 13.
- 4 *Ibid.*, p. 3.

« communauté de loyauté collective et d'identification¹ » chez les individus, débouchant sur un « appel public² » où le rôle de langue commune était primordial pour communiquer le message dont elle était porteuse au plus grand nombre de personnes d'une part, et pour consolider les liens forgés entre les individus qui la composaient d'autre part.

LES ENJEUX D'UNE LITTÉRATURE VERNACULAIRE

Dans ces conditions, il était devenu essentiel de mettre sur pied une littérature en langue vulgaire, englobant les locuteurs d'une même langue sous le label de nation. Alors que le latin constituait comme partout ailleurs dans la chrétienté médiévale la langue d'accès à la bible et la langue de la culture³, le tchèque devait encore faire face à la concurrence de l'allemand, langue de la culture courtoise et des élites nobiliaires ainsi que du patriciat des villes dans les pays tchèques⁴. Si l'allemand fut sans doute responsable de retard de l'apparition d'une littérature de langue tchèque, cette situation de triglossie fut toutefois un moteur d'autant plus fort au moment où les auteurs se décidèrent à conférer ses lettres de noblesse au tchèque, inquiets de voir leur langue s'évanouir au profit d'idiomes allogènes. Alarmé par la vogue des poèmes allemands, l'auteur anonyme de la *Chronique dite de Dalimil* expose dans sa préface, ce « début offensif⁵ » pour reprendre l'expression du spécialiste de la littérature tchèque Miroslav Šváb, le danger encouru par son « pays » et la nécessité, le devoir, d'écrire en tchèque ainsi que sur des thématiques tchèques :

- 1 Je reprends l'expression à Len Scales et Olivier Zimmer : L. Scales et O. Zimmer éd., *Power and the Nation, op. cit.*, « Introduction », p. 20.
- 2 *Ibid.*, p. 19. L'expression renvoie à la portée fédératrice et intégratrice du message porté par la construction nationale, qui en fait d'emblée une question foncièrement politique, allant bien au-delà des aspects ethniques et culturels.
- 3 Notons au passage que ces deux fonctionnalités ne se recoupaient pas exactement. Cf. J.-P. Genet, « Langue et histoire », art. cité, p. 27.
- 4 Le roi Venceslas II est de surcroît connu pour s'être entouré de nombreux poètes allemands et avoir composé des poèmes dans cette langue. Cf. K. Charvátová, *Václav II., král český a bulhářský* [Venceslas II, roi de Bohême et de Pologne], Vyšehrad, Prague, 2007, p. 234-235 ; J. Šustar, « Skladal Václav II. básně milostivé? » [Venceslas II composa-t-il des poèmes courtois?], *Český Casopis Historický*, n° 21, 1915, p. 217-246.
- 5 M. Šváb, *Prolog a epilog v české předhusitské literatuře* [Préfaces et épilogues dans la littérature tchèque d'avant la période husite], Prague, Státní pedagogické nakladatelství, 1966, p. 175.

Beaucoup d'hommes collectent les histoires,
Ce qui est une occupation belle et sage ;
Or, du fait qu'ils ne s'intéressent pas à leur pays,
Ces hommes outragent leur lignée.
[...]

Je te présente ici [un récit] grossier
Et demande à quiconque serait plus doué [que moi],
Pour honorer notre pays
Et piéger nos ennemis,
De corriger mes paroles avec de jolies rimes,
Et de célébrer ce pays dans un parler clair¹.

L'auteur ne tergiverse pas et considère la rédaction de sa chronique comme un acte politique à part entière, à une époque où le risque de voir les pays tchèques tomber sous le joug des Habsbourg était bien réel, dans le contexte de l'inter-règne de 1306-1311 et des velléités d'Albert de Habsbourg à faire de la Bohême un simple domaine de la Maison des Habsbourg².

Fonder une littérature tchèque et entreprendre ainsi de débarrasser le pays des modèles allemands dominants était un véritable acte de résistance. Mais parallèlement à cette démarche négative de préservation

1 Manuscrit de Vienne, Series nova, n° 44 (12767), Österreichische Nationalbibliothek, Vienne, Préface, v. 1-4 et v. 50-55, édité par Jiří Daňhelka, Karel Hádek, Bohuslav Havránek, Nadežda Kvítková, Staněk Kroměřížská, Karel Štělba, *Bohuslav zvěřebno textového materiálu* [La Chronique dite de Dalimil en vieux-tchèque, édition du texte et de l'ensemble du matériel textuel], t. 1, p. 83-84.

2 Après le décès prématuré de Venceslas II en 1305, celui de son fils et successeur Venceslas III, assassiné en 1306 et trop jeune pour avoir laissé une descendance, entraîna une crise sans précédent. Aucune autre famille que celle des Přemyslides ne pouvant régner sur le pays, il fallut choisir le souverain parmi les dynasties étrangères, ce que les Habsbourg Albert 1^{er} se fit élire roi de Bohême le 18 janvier 1307. Souhaitant faire de la région un point stratégique pour étendre le pouvoir des Habsbourg vers la Pologne et l'espace danubien, le roi Albert conféra la Bohême en fief à son fils Rodolphe, le 18 janvier 1307 ainsi qu'au plus jeune frère de celui-ci et à l'ensemble de la maison des Habsbourg. Au mépris du droit de vote, pourrât confirmé peu de temps avant, quand Albert pensait que cela pouvait l'arranger, les descendants de Rodolphe ou de son frère devaient succéder sur le trône des Přemyslides selon leur ordre de naissance. Lorsque Rodolphe mourut le 3 juillet 1307, la noblesse tchèque élut Henri de Carinthie, qui se montra très faible, comme l'indique la guerre civile qui eut lieu durant l'année 1309. L'élection en 1308 d'un nouveau roi des Romains après l'assassinat d'Albert 1^{er} débloqua la situation. Comte de Luxembourg, Henri VII représentait un nouveau souffle pour le saint empire et les nobles de Bohême choisirent d'élire son fils comme roi. Jean de Luxembourg fut alors couronné au début de l'année 1311.

face à une menace extérieure, la naissance d'une littérature de langue tchèque doit être également comprise comme une démarche positive forte, sanctionnée par une canonisation des œuvres écrites par la suite¹. La formation d'un corpus littéraire devait constituer la preuve par excellence de l'existence de la langue tchèque, problématique qui sera réactualisée au moment du renouveau national tchèque quelques quatre siècles plus tard².

LA LANGUE TCHÈQUE, LANGUE DE LA NATION, MAIS AU PROFIT DE QUI ?

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les pays tchèques étaient concernés par une triglossie qui mettrait en concurrence deux langues vernaculaires, le tchèque et l'allemand, face au latin. Et bien que l'allemand fût un import nouveau dans le sillon de la colonisation des zones frontalières de la Bohême et de la Moravie, il était parlé par une part importante de la population des pays tchèques³. Derrière l'illusion d'optique qui laisse croire à l'exacte conformité entre la langue tchèque (et la production littéraire correspondante) et l'ensemble de la nation (et la production littéraire correspondante) et l'ensemble de la nation tchèque, nous avons affaire en réalité à une situation beaucoup plus complexe⁴.

La littérature de langue tchèque était en effet très marquée socialement et donc politiquement : elle interprétait et exprimait avant tout les intérêts de la noblesse tchèque, elle-même décidée à profiter de la crise qui marqua le début du XIV^e siècle pour s'approprier durablement les rôles du pouvoir¹. Cette littérature était portée d'une grille de lecture manichéenne qui distinguait d'un côté les nobles tchèques incarnant la nation tchèque et de l'autre les bourgeois allemands ennemis. Les grandes familles allemandes des villes de Bohême avaient effectivement réussi à accumuler entre leurs mains des richesses prodigieuses, ainsi que le pouvoir dans les villes où elles étaient représentées. Leur ascension avait été extrêmement rapide, en particulier durant la deuxième moitié du XIII^e siècle, comme le montrent les travaux de Václav Vladoj Tomek² et Jaroslav Mezník³ ; ce groupe représenterait donc une menace de plus en plus nette pour la noblesse tchèque alors dépassée⁴, ce qu'illustre le coup d'État atterré contre les grands seigneurs par les bourgeois de Kurná Hora en février 1309⁵.

- 1 Certains auteurs s'employèrent à fonder des modes littéraires nouvelles. Face à l'octosyllabe propre à la poésie latine ou allemande, l'auteur de la *Chronique de Dalimil* essaya d'imposer les vers dits hétérométriques, caractérisés par l'absence de mètre dominant. Cf. Z. Tichá, « Staročeské básně 14. a 15. století složená bezrozměrným versem » [Les poèmes médiévaux des XIV^e et XV^e siècles composés de vers hétérométriques], *Rozprawy ČSAV*, n° 79, cahier 14, 1969, p. 1-75.
- 2 Initié à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles sous l'égide des grandes figures que furent Josef Dobrovský et Josef Jungmann, le mouvement du « Renouveau national tchèque » entendait faire renaître la langue, la culture et l'identité nationale propres à la Bohême. En cela, ce vaste objectif réagissait à la politique de germanisation des Habsbourg, qui avait fait suite à la bataille de la Montagne Blanche (1620) et avait fini d'éliminer la langue tchèque de l'administration, de la littérature, des écoles tchèques et moraves et de l'université de Prague. Sur ce courant, je renvoie à mon article sous presse : É. Adde-Vomáčka, « Le Renouveau national tchèque, un second souffle pour les sources médiévales de Bohême ? », dans *La naissance de la médiévalité : Les historiens médiévistes et leurs sources en Europe (XIX^e-début du XX^e siècle)*, Actes du colloque international de Nancy, novembre 2012, Paris, Collections de l'EPHE, 2015, p. 95-113.
- 3 E. Skála, « Vznik a vývoj česko-německého bilingvismu » [Naissance et évolution du bilinguisme tchéco-allemand], *Slov a slovesnost*, 38^e année, 1977, p. 197-207.
- 4 Sur ces représentations et les luttes opposant les deux groupes, voir É. Adde-Vomáčka, « Les étrangers dans la Chronique de Dalimil », art. cité.

1 Voir Z. Uhlíř, « Národnostní proměny 13. století a český nacionalismus » [Les changements nationaux au XIII^e siècle et le nationalisme tchèque], *Folia Historica Bohemica*, 12^e année, 1988, p. 143-170 ; voir aussi J. Mezník, « Němci a Češi v Kronice rak řečeného Dalimila » [Les Allemands et les Tchèques dans la *Chronique dite de Dalimil*], *Časopis matice Moravské*, Brno, 112^e année, n° 1, 1993, p. 3-10.

2 V. Tomek, *Dějepis města Práhy* [Histoire de la ville de Prague], I, 1892, p. 607.

3 J. Mezník, *Práha před husitskou revolucí* [Prague avant la révolution husite], Prague, Academia, 1990, p. 24.

4 Comme dans la Haute-Allemagne étudiée par Joseph Morsel, c'est au moment où la bourgeoisie commença à devenir une force importante, au XIV^e siècle, que la noblesse entreprit d'homogénéiser ses rangs et de mettre en place des stratégies de démarcation pour bien se différencier du groupe adverse. Cf. J. Morsel, « L'invention de la noblesse en Haute-Allemagne à la fin du Moyen Âge. Contribution à l'étude de la sociogenèse de la noblesse médiévale », dans *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge : mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, éd. J. Pavior et J. Verger, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 533-545.

5 Le patriciat des deux villes les plus riches et les plus influentes du pays, la Vieille Ville de Prague et Kurná Hora, coordonnèrent leur action, visant principalement l'oligarchie nobiliaire dominée par le personnage d'Henri de Lipá, et décidèrent de porter un coup à leurs adversaires communs le 15 février 1309 dans leurs cités respectives. Après avoir enlevé à plusieurs grands seigneurs leur rôle majeur dans l'administration du pays, les représentants du patriciat urbain entendaient instaurer un nouveau système de gouvernement où ses représentants se partageraient le pouvoir avec la noblesse. L'entreprise se solda par un échec. Les patriciens insurgés furent expulsés de Prague et de Kurná Hora ; par ailleurs, le roi Henri de Carinthie fut définitivement discrédité et fut contraint de renoncer au trône de Bohême le 9 décembre 1310, laissant le champ libre à la noblesse.

Cette confrontation nous ramène précisément à la problématique formulée par Bourdieu : prenant l'exemple de la Révolution Française, il montre que les classes dominantes avaient tout à gagner de la politique d'unification linguistique qui s'est opérée alors en France. Cette unification conférerait aux classes supérieures le monopole du pouvoir politique, renforçant la position de ceux dont la compétence linguistique incluait la connaissance de la langue officielle, tandis qu'elle contraignait ceux qui ne la maîtrisaient pas à se retrouver partie prenante d'une unité politique et linguistique où leur compétence traditionnelle se retrouverait subordonnée et dépréciée¹. Dans la Bohême du XIV^e siècle, c'est la noblesse tchèque qui entendait tirer son épingle du jeu. Après la phase d'expansion et de consolidation du pouvoir du souverain que constituent à maints égards le règne de Přemysl Otrokár II (1253-1278), la période qui s'ouvrit au début des années 1280 fut caractérisée par un relâchement sensible de l'autorité du souverain dans un contexte latent de crise, perceptible donc bien avant la crise de succession et l'interregne de 1306-1311. Si la bourgeoisie tenta, nous l'avons vu, de conquérir sa place sur l'échiquier politique, propulsée sur le devant de la scène sous le règne de Přemysl Otrokár II qui appuya en grande partie sa politique sur les villes tchèques et moraves, elle ne bénéficiait pas de la culture politique et de la position traditionnelle dans la société dont jouissait la noblesse. Au sein d'une architecture étatique où la tête — le prince — était défaillante, c'est donc cette dernière qui apparut comme la seule force capable de sortir le pays de la crise en orchestrant le choix de Jean de Luxembourg comme roi de Bohême à la fin de l'année 1310. Forte de cette nouvelle expérience, la noblesse entra à partir de 1315 dans une dissidence farouche à l'encontre de Jean l'Aveugle (1310-1346) qui déboucha sur les *Accords de Domazlice* de 1318, capitulation du souverain au profit du puissant seigneur Henri de Lipá², lequel orienta durablement la suite des événements en faveur de la noblesse³.

1 P. Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 77-87.

2 Retire la plupart du temps à l'étranger, le roi Jean céda dans les faits la réalité du gouvernement à Henri.

3 Au gré des crises successives qui n'épargnèrent pas le règne de Charles IV (1346-1378), la noblesse parvint à imposer un mode de gouvernement qui entraîna son rôle central dans la conduite des affaires de l'État. Sa position triompha avec l'élection du roi Georges de Poděbrady (1458-1471) qui finit de battre en brèche le système qui avait prévalu jusque-là : alors que la couronne devait revenir d'après la tradition à un membre d'une dynastie

Or, la littérature de langue tchèque qui vit le jour à l'aube du XIV^e siècle, précisément dans ce contexte de rééquilibrage des rapports de force, est justement porteuse de l'idéologie de ce groupe dominant. La langue tchèque était clairement l'arme de la noblesse au XIV^e siècle et la littérature qui œuvra à la fixer et à la standardiser n'était pas destinée à tous les Tchèques mais seulement à une partie d'entre eux, laissant de côté ceux qui ne correspondaient plus aux critères qui avaient été choisis pour définir la nation. Les Allemands de Bohême, qui avaient largement contribué à dorer les pays tchèques de villes prospères, étaient définitivement exclus de ce nouveau projet. Les deux traductions en moyen haut allemand de la *Chronique dite de Dalimil* étaient ainsi une tentative de distinguer les Allemands de Bohême de ceux installés derrière les frontières : dans les deux textes, le mot « allemand » est systématiquement remplacé par celui d'« étranger » quand il renvoie à ces derniers, afin de lever toute ambiguïté les concernant¹. L'étude de la production de langue latine datant de la même époque est en outre un bon révélateur de cet engagement pro-nobiliaire de la littérature tchèque. Dans un article consacré à l'image du roi Jean l'Aveugle dans la littérature rédigée en Bohême, Martin Nejedlý distingue deux mouvances bien distinctes. Alors que les sources écrites en tchèque renvoient une image très négative du roi Jean, baptisé le « roi étranger », les textes latins de Pierre de Zitrau, allemand qui se présenterait comme tchèque, ou de Beneš Krabice de Weitmühl, qui sont porteurs des intérêts du clergé, brossent un portrait beaucoup moins sombre et, surtout, exempt de commentaires anti-allemands et pro-nobiliaires qui émaillent l'*Alexandreis* tchèque, la *Chronique dite de Dalimil* ou le *Nouveau Conseil* de Smil Flaška de Pardubice².

1 princièrre (les Přemyslides ou bien une dynastie étrangère comme les Luxembourg ou les Habsbourg), les seigneurs franchirent un cap décisif en refusant de s'astreindre à la règle et en jetant leur dévolu sur l'un des leurs, avec toutes les conséquences que cela eut sur la symbolique rattachée au pouvoir.

2 La première, versifiée, date de 1330-1346 ; la seconde, en prose, fut vraisemblablement réalisée un siècle plus tard, donc vers 1430.

3 Cf. V. Brom, *Untersuchung zur germanischen Übersetzung der altsorbischen Dalimil-Chronik*, Masarykova univerzita, Brno, 2006.
Pierre de Zitrau (1260/1275-1339) est l'auteur de la *Chronique de Zbavlatz*, tandis que l'on doit à Beneš Krabice de Weitmühl († 1375) la *Chronique de l'Église de Prague*. Cf. M. Nejedlý, « Roi étranger ou roi diplomate ? Jean l'Aveugle au miroir des sources tchèques », *Prague Papers on the History of International Relations*, n° 2, 2012, p. 11-36 (à paraître).

Derrière ses apparences de phénomène naturel, l'érection d'une langue comme langue dominante et sa standardisation se révèlent bien plutôt le résultat d'une entreprise politique inscrite dans la durée. Alors qu'elle semble posséder toutes les caractéristiques d'un acquis inhérent à tel ou tel peuple, la langue est une construction bien plus fragile, bien plus accidentelle, bien plus tributaire des aléas des luttes politiques qu'il n'y paraît. Dans la Bohême du XIV^e siècle, le rôle de la noblesse, qui avait pris l'initiative de la création d'une littérature de langue vulgaire et en domina la production durant tout le XIV^e siècle, fut ainsi essentiel.

CONCLUSION

Sensible aux phénomènes sociaux en jeu quelle que soit la société étudiée, Jean-Philippe Genet écrivait dans le récent article déjà évoqué, consacré aux rapports entre langue et histoire :

Ce qu'a voulu dire l'auteur en est évidemment une composante essentielle, mais le texte, à partir du moment où il circule, ne lui appartient plus : il est constitué d'un ensemble de signes qui font sens au-delà même de ce que l'auteur entend dire. Le texte dit forcément autre chose que ce que dit l'auteur, et il ne dit d'ailleurs pas la même chose à chacun de ses lecteurs ou de ses récepteurs¹.

En effet, la « mission » de l'historien est bien plutôt de renouer avec le flux dans lequel la source s'insère, de chercher à déterminer dans quelle mesure le document répondait — ou non — à des attentes, de restituer la vie qui sous-tend tout témoignage venant du passé. Plus qu'aucun autre historien, c'est bien cela que m'a appris Jean-Philippe Genet, qui représente pour moi un historien novateur, alliant une largeur de vue exceptionnelle et une curiosité intarissable sans jamais perdre de vue l'impératif de prudence qui incombe à celui qui travaille sur un passé si éloigné de nous, conscient de la trop grande fugacité des sources et de la difficulté du « métier d'historien ».

Aussi ai-je voulu lui rendre hommage en me penchant sur la question de la langue et des liens qui l'unissent si fortement au pouvoir,

tout en plaçant ces questionnements sous l'égide de la pensée de Pierre Bourdieu. L'érection de la langue vernaculaire comme langue dominante constituait *per se* un programme politique qui tirait sa force du caractère inconscient du phénomène en question. Dans la Bohême du XIV^e siècle, la corrélation entre l'apparition d'une littérature de langue tchèque, qui contribua à fixer la langue vernaculaire, et la montée en puissance de la noblesse est éloquent : cette littérature participa activement de la construction de la noblesse non seulement comme un corps politique constitué, mais encore comme le corps politique dominant.

Éloïse ADDE-VOMÁČKA
Chercheuse postdoctorale
Université du Luxembourg

¹ J.-P. Genet, « Langue et histoire », art. cité, p. 24.